SOUVENIRS DE 1815

Di libri del P. D. Paolo Cattaneo

PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA
Legato Anselmi
6A - b
1324

PROVINCIA DI TORINO

MADOU.

Madou fecit

E.J.Verboeckhoven direx.

SOUVENIRS DE 1815.

ATLAS PORTATIF

POUR SERVIR A L'EXPLORATEUR

DES CHAMPS DE BATAILLE

DE

WATERLOO ET DE LIGNY,

ORNÉ DE CARTES ET PLANS;

PAR

LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI.

PUBLIÉ PAR H. GÉRARD, ÉDITEUR,

RUE DE LA BERGÈRE, 6, A BRUXELLES.

1851

PROVINCIA DI TORINO
BIBLIOTECA

BATAILLES

DE

LIGNY ET DE WATERLOO.

BATAILLE DE LIGNY.

LIVRÉE LE 16 JUIN 1815.

(Voyez la carte de cette bataille.)

Les batailles de Ligny et de Waterloo sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de donner des détails sur ce qui les amena.

Napoléon, selon son système ordinaire, s'était flatté de prévenir les deux armées alliées et de les battre séparément.

Après avoir concentré ses forces autour de Charleroi avec une rapidité admirable, il tomba, le 16 juin, sur les cantonnements de Blücher, espérant le refouler sur Namur; mais le général prussien réunit le gros de ses forces près de Fleurus, derrière le ruisseau de Ligny, abandonnant sa base du Rhin pour se lier avec l'armée de Wellington, qui cantonnait entre Quatre-Bras, Bruxelles, etc.

Napoléon avait porté Ney sur Quatre-Bras avec sept divisions, pour contenir l'armée anglaise, et lui-même se disposait à attaquer Blücher; mais sa position inattendue décida Napoléon de prescrire à Ney de se diriger sur Bry, pour prendre Blücher à dos, tandis qu'il l'attaquerait de front : cet ordre, habilement imaginé, mais exécuté successivement et trop tard, empêcha le succès de la journée, comme on verra bientôt *.

* Il n'y eut pas de la faute de Ney dans le retard de la marche sur Quatre-Bras : il ne commandait l'aile gauche que depuis quelques heures, et les troupes, harassées par les mauvais chemins, n'étaient arrivées à Frasnes qu'avec des têtes de colonne.

En attendant que Ney pût arriver à la hauteur de Bry, Napoléon fit faire quelques attaques sur la position de Blücher à Saint-Amand : les deux armées furent disposées comme il suit :

FRANÇAIS.	ALLIÉS.
1. Le corps de Gérard, formant la droite, s'avance en face de Ligny.	*a. b. c.* Corps de Ziethen, fort de 28,000 hommes, défendant en première ligne les villages de Saint-Amand et de Ligny.
2. Le corps de Vandamme, à gauche, s'avance vers Saint-Amand, qu'il attaque vers une heure de l'après midi *.	*d. e. f.* Corps de Pirch, composé de 32,000 hommes, placé en deuxième et troisième ligne.
3. Il est soutenu à gauche par la division Gérard du corps de Reille.	*g. h. i.* Corps de Thielmann, fort de 24,000 hommes, formant la gauche à Sombreffe ; réserve de cavalerie.
4. La cavalerie de Grouchy menace à la fois Sombreffe et Ligny à l'extrême droite.	
5. La garde est formée à gauche de Fleurus.	*k. l.* Réserve d'infanterie ; indépendamment de celle-ci, chaque corps avait sa division particulière de réserve.
6. Les cuirassiers du général Milhaud à droite.	
7. Une division de jeune garde est envoyée pour soutenir le général Vandamme.	
8. Le corps du général Mouton en marche de Charleroi sur Fleurus.	
9. Le maréchal Ney, à la tête du corps de Reille, arrive aux Quatre-Bras et attaque le prince d'Orange.	*m.* Le prince d'Orange, avec un corps combiné anglais et belge, défend les Quatre-Bras.
10. Le général Drouet en marche pour le suivre avec ses quatre divisions.	Le reste de l'armée de Wellington n'est pas encore arrivé.
11. Après un combat très-vif, Vandamme et Gérard délogent les Prussiens du village de Saint-Amand, et de la moitié de Saint-Amand-la-Haie. L'ennemi ayant amené de fortes réserves sur ce dernier point, Gérard a de la peine à se soute-	*n.* La droite de Ziethen, délogée de Saint-Amand, se replie derrière le ruisseau ; favorisée ici par le terrain, par une artillerie nombreuse et quelques renforts, elle défend vivement le passage de ce défilé.

* Il faut observer que le village de Saint-Amand en forme en quelque sorte trois, séparés par de petits intervalles : le premier, au sud-est, est le village de Saint-Amand proprement dit ; le deuxième se nomme le Hameau, et le troisième, au nord, est la Haie-Saint-Amand.

FRANÇAIS.	ALLIÉS.
nir. Il est tué ; mais sa division, soutenue par la gauche de Vandamme, conserve la moitié du village en deçà du ruisseau.	
	o. La réserve de cavalerie se rapproche des points attaqués, et relève les troupes de Pirch.
	p. Le maréchal Blücher, qui attend l'arrivée de Bulow pour prendre l'offensive par sa droite, juge qu'il lui importe de reprendre à tout prix Saint-Amand-la-Haie. Il fait avancer le corps de Pirch sur ce village et Vagnèle. 40 bataillons prussiens et une cavalerie nombreuse sont successivement engagés autour de ces villages, qui sont pris et repris plusieurs fois.
12. La division Gérard déloge les Prussiens de la partie du village de Ligny en deçà du ruisseau, mais l'ennemi défend l'autre partie avec vigueur. Un combat très-chaud s'engage sur cette ligne jusqu'à sept heures du soir.	*r.* La gauche du général Ziethen, forcée à céder la moitié du village de Ligny au corps de Gérard, défend l'autre moitié qui est située au delà du ruisseau marécageux ; elle est secondée d'un côté par une brigade du corps de Pirch, et de l'autre par un détachement de Thielmann, qui borde le ruisseau entre Sombreffe et Ligny.
13. Napoléon, attendant la nouvelle de la marche de Drouet sur Bry, ne brusque pas ses attaques, mais s'y dispose en portant la garde de Fleurus sur Ligny.	
14. Ney, arrivé vers Quatre-Bras avec le corps de Reille et sa cavalerie, attaque le prince d'Orange ; se croyant suivi des quatre divisions de Drouet, il engage toutes ses troupes afin de déborder la gauche de l'ennemi.	*s.* Le prince d'Orange, instruit que Wellington est en marche pour le secourir, tient avec vigueur la position avantageuse des Quatre-Bras.
15. Le corps de Drouet, instruit par un officier des ordres donnés par Napoléon de marcher sur Bry, quitte la route de Quatre-Bras, mais se rabat trop au sud, sur la direction de Saint-Amand, au lieu d'aller droit par Marbais à Bry.	*t.* Colonnes anglaises arrivant de Nivelles et de Bruxelles aux Quatre-Bras.
16. Le corps de Vandamme et la division Gérard qui attaquent Saint-Amand,	

FRANÇAIS.	ALLIÉS.
trompés par la direction de la colonne de Drouet, qui revient du nord au sud, la prennent pour une colonne prussienne et suspendent leur attaque; mais, bientôt détrompés, les Français débouchent entre Saint-Amand-la-Haie et Vagnèle, opération que l'apparition du corps de Drouet rend plus facile.	
17. Napoléon, qui a déjà mis la garde en marche sur Ligny, apprend par Vandamme qu'une forte colonne, qu'on croit ennemie, descend dans la direction de Vagnèle *. Il est près de cinq heures; l'empereur arrête la garde et envoie le général Dejean reconnaître ce mouvement incompréhensible. On apprend vers six heures que ce n'est point l'ennemi, mais bien les quatre divisions du général Drouet qui ont fait fausse route. Alors le mouvement de la garde est repris, tout se prépare à frapper un coup décisif contre le front de Blücher. Le corps du général Mouton, qui est arrivé, prend une position intermédiaire pour servir de réserve générale.	
18. Ney, après d'inutiles efforts pour débusquer le prince d'Orange, voit arriver successivement deux divisions anglaises au secours; vainement il lance les cuirassiers de Kellermann contre l'ennemi; attaqué bientôt par Wellington lui-même, le maréchal envoie officier sur officier au corps de Drouet pour le rappeler aux Quatre-Bras. Mais ce mouvement ne peut se faire à temps, et Ney est obligé de se replier à quelques portées de canon (19).	*u.* Wellington et le prince d'Orange, renforcés par l'arrivée d'une division toute fraîche, repoussent les efforts de Ney, et l'obligent à se replier sur Frasnes.
20. Drouet, rappelé par le maréchal, reprend	

* Le mouvement de cette colonne est une des aventures extraordinaires de cette campagne qui n'ont jamais été bien éclaircies. Il paraît constant que le premier rapport, fait par la division Gérard, était fondé, et qu'alors c'était bien une colonne ennemie; car vers quatre heures, le corps de Pirch poussa sa droite jusqu'au delà de Vagnèle; la cavalerie, éclairant dans la direction de Villers, se replia devant les colonnes de Drouet; ce que les éclaireurs reconnurent pour des Prussiens l'était donc en effet, et probablement on crut que toute la colonne de Drouet était de la même nation; mais quand Napoléon envoya le général Dejean s'assurer de ce qu'il en était, la cavalerie prussienne se trouvait repliée sur sa ligne, et l'on put alors clairement voir les colonnes françaises.

FRANÇAIS.	ALLIÉS.
au déclin du jour le chemin de Frasnes au lieu de tourner Bry.	
21. A sept heures du soir, le corps de Gérard traverse Ligny, soutenu par la cavalerie de Milhaud et par la garde; il débouche contre le centre de Blücher, qui est forcé de céder et de se replier au delà de Bry. Les cuirassiers s'immortalisent par des charges admirables.	
22. La cavalerie de Grouchy et de Milhaud enfonce les Prussiens; Blücher lui-même est renversé de cheval et dépassé par les cuirassiers français, qui, ne le connaissant pas, le laissent échapper. Il est dégagé par quelques escadrons frais qui ramènent un moment les cavaliers français les plus avancés.	*v.* Le maréchal Blücher, qui a d'abord dirigé en personne l'attaque du corps de Pirch sur Vagnèle et Saint-Amand-la-Haie, se transporte ensuite sur Ligny, où les Français le menacent plus sérieusement. Au moment où il arrivait, son centre est attaqué et enfoncé par une charge de cuirassiers et du corps d'Excelmans. Le maréchal lui-même est renversé de cheval, et ne se sauve que par miracle.
23. Drouet, revenu à Frasnes à la nuit, se joint au corps de Reille.	
	x. Le centre et la droite de l'armée prussienne sont refoulés au delà de Bry; la gauche, qui n'a pas été engagée sérieusement vers Sombreffe, protége la retraite qui s'effectue au milieu de la nuit sur Gembloux (*xx*).

La nuit mit fin au combat, et Napoléon ne sut point profiter de la victoire, selon sa coutume. L'armée prussienne était fort ébranlée au moment où le crépuscule étendait ses voiles. Les vainqueurs, harassés par des marches forcées, se hâtèrent de bivaquer sur le champ de bataille, et de prendre la nourriture et le repos dont ils avaient besoin. Une heure de persévérance de plus, et la victoire de Ligny aurait été un des triomphes les plus éclatants de cette guerre.

Les Prussiens avaient perdu 15,000 hommes, tués ou blessés; 25,000 hommes étaient dispersés sur les routes de Bruxelles et de Liége. Blücher fit bonne contenance avec les 35,000 qui lui restaient, et, réuni le lendemain à Bulow, qui lui en amenait autant, il ne songea plus qu'à laver l'affront de cet échec.

Le lendemain, 17 juin, Napoléon marche avec la garde, le corps de

Mouton et la réserve de grosse cavalerie, sur les Quatre-Bras, qu'il ordonne à Ney d'attaquer de nouveau. Mais Wellington, instruit de la bataille de Ligny, se replia sur Waterloo (voyez la carte de la bataille de Waterloo, qui se rattache à celle de la bataille de Ligny), et Napoléon vint bivaquer en sa présence, à la Belle-Alliance.

Grouchy avait reçu ordre de poursuivre les Prussiens sur Gembloux et Wavre, avec les troupes de Gérard, de Vandamme et deux corps de cavalerie. Il marche le 17 à Gembloux seulement.

Blücher, qui avait tenu à Gembloux jusqu'au milieu du jour, en repartit pour Wavre, où il passa la Dyle.

LÉGENDE

POUR

L'INTELLIGENCE DE LA BATAILLE DE WATERLOO.

(Voyez le plan et la carte de cette bataille.)

Napoléon, vainqueur des Prussiens le 16 juin, se dirigea le 17 contre les Anglais, qui avaient repoussé sa gauche aux Quatre-Bras. Il espérait les joindre et les attaquer sur ce point ou en marche, mais ils avaient déjà commencé leur retraite. Il laisse à Grouchy le soin de poursuivre les Prussiens, en lui recommandant toutefois de se tenir entre leur armée et la sienne.

Wellington s'arrête dans la position de Mont-Saint-Jean, qu'il a reconnue plusieurs jours d'avance. De son côté, Blücher, après avoir rallié ses troupes à Gembloux, s'est retiré, comme on l'a dit, à Wavre le 17 au soir. Son chef d'état-major est envoyé à Wellington pour concerter les moyens de se soutenir réciproquement le lendemain. Ils conviennent que celui qui sera attaqué par Napoléon recevra la bataille à outrance, et que l'autre manœuvrera pour tomber sur le flanc de l'ennemi.

Napoléon arrive à la Belle-Alliance, ferme située près de Planchenois; il reconnaît la position des Anglais, mais l'eau tombe par torrents, la nuit s'approche, ses troupes n'arrivent que successivement, et il est impossible de rien entreprendre. Forcé de remettre l'attaque au 18, il envoie à

Grouchy, qu'il suppose à Wavre, l'ordre de détacher une division sur Saint-Lambert.

Dans la nuit, Napoléon apprend que Grouchy n'a pas dépassé Gembloux, et n'a fait que deux lieues dans la journée du 17; il lui réitère l'ordre donné, bien qu'il soit un peu tard. Le lendemain, les torrents de pluie ont disparu; mais la terre est défoncée; l'armée française passe la matinée à se former sur le plateau en face de celui qu'occupaient les Anglais, perdant ainsi quatre heures précieuses. Les forces sont à peu près balancées, les Français ont 68 à 70,000 hommes, les Anglais, 70 à 72,000; mais ceux-ci attendent 60,000 Prussiens, et les Français ne peuvent espérer que le secours d'une division de Grouchy, qui encore n'arrivera pas.

FRANÇAIS.	ALLIÉS.
1. La gauche, sous le général Reille, composée des divisions Jérôme, Foy et Bachelu.	*a.* La droite, sous le général Hill, tient comme poste avancé le château d'Hougomont, avec les gardes anglaises. La ligne est formée de la division des gardes derrière ce château, appuyée à la brigade Hackett.
2. La droite, sous le général Drouet, composée des divisions Guyot, Martognec, Donzelot et Durutte.	
3. La division Jérôme, conduite par Guilleminot, attaque le parc de Hougomont.	*aa.* En soutien de la droite sont les Brunswickois, entre Braine-Merbe et Mont-Saint-Jean.
4. La division Milhaud et les divisions de cavalerie légère de la garde, forment la réserve de la droite.	*f.* La brigade anglaise entre Braine-Lalleud et Braine-Merbe.
	ff. La division belge Chassé, derrière Braine-Merbe.
Réserve du centre.	
5. Corps du général Mouton.	*b.* Le centre est formé des brigades allemandes, Kielmansegg, Nassau et Ompteda.
6. Cavalerie légère des généraux d'Homond et Subervic.	
Réserves générales.	
7. Trois divisions de la garde { Friant, vieille garde. Morand, moyenne garde. Duhesme, jeune garde.	*c.* A gauche de la division anglaise Picton, les Belges sous Perponcher, les Hanovriens des généraux Wincke et Beck, les Belges du duc de Weimar; en troisième ligne, la cavalerie de Ponsomby, Vandelaer et Vivian.

FRANÇAIS.	ALLIÉS.
	L'armée prussienne, forte de 60,000 hommes, est encore en marche de Wavre sur Ohain et Saint-Lambert.
8. Réserve de cavalerie du général Kellermann, ayant en troisième ligne la grosse cavalerie de la garde (9) sous le général Guyot.	*e*. Derrière le centre, la cavalerie du général Uxbridge, composée des divisions Dorenberg, Sommerset, Ponsomby; derrière celles-ci la division de grosse cavalerie belge Collaert, et, en troisième ligne, à Mont-Saint-Jean, la brigade anglaise de Lambert.

PREMIER MOMENT.

De onze heures à une heure.

La division Jérôme, conduite par Guilleminot (3), attaque le bois de Hougomont et s'en empare après un rude combat. La brigade des gardes anglaises de Cook se porte au soutien des bataillons qui le défendent et en chasse les Français; les troupes de Brunswick (*aa*) viennent remplacer cette brigade dans cette position.

La division Foy seconde les troupes de Guilleminot; ce général, dangereusement blessé à l'épaule, conduit néanmoins ses troupes au combat; le parc est enlevé.

Les troupes des généraux Hackett et Clinton (*d*) soutiennent successivement les leurs.

Le bois est vivement disputé et reste finalement aux Français.

La division Bachelu s'avance entre le bois et la chaussée de Charleroi (14), mais elle est arrêtée par les Hanovriens de Kielmansegg et la brigade anglaise de Hackett (*b*).

Pendant la première période de ce mouvement, Ney forme les troupes du comte d'Erlon à droite de la chaussée de Charleroi, la cavalerie légère se porte vers Papelotte à 11 heures; mais le mouvement projeté, à ce qu'on assure, par la droite, rencontre de grandes difficultés à cause des boues qui remplissent le fond du ravin.

Quoi qu'il en soit, Ney resserre un peu sa droite sur le centre. La division Durutte est dirigée vers Smohain, celles de Marcognet et de Donzelot (10 et 9) se rapprochent de la Haie-Sainte, soutenues par celle du général Guyot (12).

DEUXIÈME MOMENT.

De une heure à quatre heures.

Napoléon affirme avoir reconnu des troupes dans la direction de Lasne dès 11 heures, et cela est difficile à comprendre, Bulow n'étant arrivé que vers deux heures en avant de ce point (*h, i*).

Quoi qu'il en soit, Ney, qui jusqu'à une heure n'avait pas été engagé, reçoit l'ordre d'attaquer la Haie-Sainte et Papelotte. Il s'avance en trois colonnes profondes dans la direction des divisions Perponcher et Picton : la division Durutte, formant la quatrième, se prolonge un peu vers celle de Smohain. Le maréchal, à la tête de la division Donzelot (10), enlève la Haie-Sainte, dépasse ce village, et aborde les lignes des Anglais.

La division Marcognet, au centre, donne sur les Belges. Cette attaque est d'abord couronnée de succès : la première ligne est forcée, mais le général Picton se jette sur les colonnes avec la réserve, tandis que lord Uxbridge (*g*) les charge en flanc avec la brigade de cavalerie Ponsomby. Picton est tué, mais ses troupes abîment les têtes de colonnes, et l'apparition de la cavalerie sur leur flanc met le désordre dans celle de Marcognet. Ponsomby, poussant audacieusement cet avantage, culbute une partie de la réserve, et pénètre jusqu'à l'artillerie de Ney, qui, embourbée, est dans l'impossibilité de manœuvrer; il en sabre les canonniers.

Napoléon ordonne en hâte à une brigade de cuirassiers de Milhaud (4) de le punir de tant d'audace. Ces braves, secondés par les lanciers, se jettent sur la cavalerie anglaise, déjà en désordre par une triple charge, et la détruisent presque entièrement.

A la suite de ce succès, les cuirassiers (18) se lancent jusque sur la ligne ennemie, abordent les Hanovriens de Kielmansegg, en sabrent un bataillon, mais sont ramenés à leur tour par la grosse cavalerie anglaise du général Sommerset.

Le général d'Homond, se trouvant alors à portée, dut faire soutenir les escadrons français, et tenta une charge qui, comme toutes celles de la journée, eut d'abord des avantages, mais qui fut ramenée à son tour *.

Les cuirassiers de Milhaud réunis s'avancèrent pour les soutenir, en longeant la Haie-Sainte à gauche; ils se jetèrent sur les Hanovriens et la brigade d'Ompteda; la cavalerie lègère de la garde prit alors part au com-

* Il paraît constant que la cavalerie de d'Homond avait déjà fait une charge lorsqu'elle fut détachée vers Frischermont; or, cette charge ne dut avoir lieu que vers deux heures.

bat. Ce fut dans ce moment, à ce qu'il paraît, que Napoléon sut positivement l'arrivée d'un grand corps ennemi sur son flanc droit, et qu'il détacha la cavalerie de d'Homond à la hâte sur Frischermont. Bientôt, confirmé dans cette fatale certitude, il détacha aussi le corps du général Mouton qui aurait dû soutenir Ney dans ce moment décisif. Cependant la charge de cavalerie avait été fournie, les cuirassiers de Milhaud et la division légère de la garde avaient tout culbuté. Deux bataillons de la légion allemande avaient été sabrés, d'autres dispersés, leur chef Ompteda était tué. La cavalerie anglaise, accourue au secours un peu tard, souffrit en rétablissant le combat : Ponsomby fut tué par un lancier de la garde *. Cependant lord Uxbridge était parvenu à repousser encore cette attaque avec les divisions Sommerset et Dorenberg.

Pendant que ces événements ont lieu, Wellington fait arriver la division Chassé (*ff*) au soutien de la droite, où déjà les Brunswickois s'étaient établis. Une partie des Hanovriens de la gauche est venue renforcer le centre devant Mont-Saint-Jean.

Le corps de Reille (14, 15) toujours contenu vers Hougomont par les gardes anglaises, la brigade Hackett et un détachement de Brunswick, n'a pu rien obtenir de décisif. Le jardin et le château d'Hougomont sont restés aux Anglais et le parc aux Français.

TROISIÈME MOMENT.

De quatre heures à sept heures.

Napoléon, instruit, comme nous l'avons dit, de l'approche du corps de Bulow, se persuade encore que ce corps étant seul et poursuivi, selon toute apparence, en queue par Grouchy, il sera possible de l'enfermer dans le défilé de Saint-Lambert. Il envoie le corps du général Mouton pour l'arrêter en tête, de concert avec la cavalerie de d'Homond ; c'était environ 13,000 hommes.

Mais Bulow, qui commande 30,000 hommes (*hh*) de troupes fraîches, a débouché près du bois de Paris.

* Jamais bataille ne fut plus confusément décrite que celle de Waterloo. Napoléon fait tuer Ponsomby à la charge des lanciers ; les renseignements des ennemis indiquent qu'il fut tué après la charge contre l'infanterie de Marcognet, lorsque les cuirassiers de Milhaud vinrent dégager l'artillerie de Ney : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut tué par un lancier de la garde. La relation du major Wagner n'a pu éclaircir aucun des faits principaux ; elle a confondu quelques mouvements qui sont rapportés d'une manière différente dans les relations déjà connues, tant il est difficile de connaître la vérité.

Il est suivi de la cavalerie du prince Guillaume (*l*) et par tout le corps de Pirch (*l e*), tandis que le corps de Ziethen (*k*) arrivera plus tard par la route d'Ohain.

Vers quatre heures, le corps de Bulow s'avance (*hh*); la cavalerie du général d'Homond (9), ne pouvant résister à tant de forces, se replie après deux charges inutiles.

Le corps du général Mouton, détaché par Napoléon pour faire face aux Prussiens sur la droite, arrive entre Frischermont et Planchenois (23). Il repousse d'abord l'avant-garde de Bulow, mais celui-ci, soutenu par les divisions échelonnées, le refoule jusqu'à Planchenois, où il pénètre après cinq heures.

Napoléon, qui a toujours fixé son attention sur le plateau de Mont-Saint-Jean, espère pouvoir enfoncer les Anglais pour se débarrasser ensuite de Bulow. Ney a redoublé d'efforts, Durutte a pris Papelotte, Donzelot a disputé la Haie-Sainte; vers six heures, ces postes sont enlevés simultanément par les Français, qui s'y maintiennent.

Pour seconder ces dispositions, Ney lança la cavalerie de Milhaud et de Colbert sur la droite des Anglais *, mouvement qui était un peu divergent de l'effort qu'il faisait entre ces deux villages, mais devait dégager la gauche des troupes qui, maîtresses de la Haie-Sainte, ne pouvaient déboucher sans danger.

Wellington avait formé son infanterie en carrés; les cuirassiers et lanciers français enlevèrent toutes les batteries placées devant son front, et pénétrèrent entre les carrés jusqu'à la deuxième ligne avec une rare bravoure : mais désunis par cette attaque, privés de soutien, et chargés par la cavalerie ennemie, ils furent forcés de venir se rallier à leur ligne.

Napoléon, instruit du progrès de Bulow et de l'insuffisance du corps de Mouton pour l'arrêter, se décide, vers six heures, à détacher la division de jeune garde sous le général Duhesme pour sauver Planchenois; il en était temps, car l'ennemi, manœuvrant en force par sa gauche pour déborder le corps de Mouton, assaillait le village et pénétrait même jusqu'au cimetière, dont il fut néanmoins chassé avec perte. Renforcés de quatre bataillons, les Prussiens reviennent à la charge, et se logent de nouveau dans Planchenois. Napoléon y porte deux bataillons de vieille garde conduits par le général Morand, qui reprend ce village aux alliés.

Le chef de l'armée française, privé ainsi deux fois de sa réserve, au moment où il eût été important de la lancer sur l'armée ébranlée de Wellington, voit se former un nouvel orage, auquel il ne s'attendait nul-

* Nous avons placé une charge pareille dans le second mouvement, vers trois heures; il paraît certain qu'il y en eut deux.

lement, dans la persuasion qu'il n'avait affaire, sur la droite, qu'au corps de Bulow.

Rassuré un instant sur Planchenois, et instruit des efforts glorieux des cuirassiers de Milhaud, il ordonne à ceux de Kellermann (8) de les soutenir. Ces braves escadrons renouvellent l'attaque avec la même intrépidité et avec les mêmes résultats (20, 21). La grosse cavalerie de la garde les a suivis par un malentendu, et s'engage avec eux. Ces 8,000 chevaux renversent d'abord tout devant eux; mais Wellington, sachant bien qu'outre le corps de Bulow, 30,000 autres Prussiens vont encore fondre sur l'ennemi, est décidé à vaincre ou à mourir dans sa position, où il a concentré toutes ses réserves. Prendre ses canons, forcer les canonniers à se retirer dans les carrés, traverser les intervalles de ces carrés, tourbillonner au milieu d'un feu meurtrier et se voir chargés à leur tour par l'ennemi, fut tout ce que l'héroïsme de ces cuirassiers leur permit d'effectuer. Cependant, les ravages qu'ils causaient dans la ligne ennemie, l'arrivée des batteries françaises, qui, après avoir eu beaucoup de peine à suivre les premières attaques, à cause des boues, s'étaient pourtant approchées assez près de la ligne anglaise, finissent par l'ébranler. Un seul effort eût suffi pour fixer la victoire; on peut juger qu'elle n'eût pas été douteuse si, au lieu d'être accablées vers Planchenois, les quatre divisions du général Mouton et de la jeune garde eussent été présentes à la Haie-Sainte pour seconder Ney, Reille et les cuirassiers.

Wellington parvint à se maintenir en faisant donner la réserve belge du général Collaert et la division Chassé qui arrivait toute fraîche de Braine-Lalleud (*g*). Cependant ses pertes étaient si considérables qu'il se vit contraint d'encadrer toute sa seconde ligne dans la première pour tenir la position.

Les cuirassiers français, forcés de se rallier, se maintinrent avec héroïsme à portée de fusil des lignes et des batteries alliées; mais les pertes les plus cruelles pouvaient être le seul résultat de leur dévouement : la victoire penchait pour l'ennemi.

DERNIER MOMENT.

De sept heures à neuf heures.

(Voyez le papillon sur le plan de la bataille de Waterloo.)

En effet, le corps de Pirch (*pp*), fort de 16,000 hommes, et celui de Ziethen (*o*), qui en comptait 15,000, allaient entrer en ligne presque simul-

tanément pour seconder Bulow, le premier en débordant Planchenois, le second en écrasant Durutte à Papelotte.

Napoléon, avant de connaître cet événement, auquel il était loin de s'attendre, jugeant que les Prussiens étaient trop forts aux environs de Planchenois, pour pouvoir les battre avec ce qu'il lui restait de troupes sous la main, conçut, à ce qu'il assure lui-même, l'idée de refuser sa droite pour porter sa gauche en avant, ce qui n'était possible qu'en accablant Wellington.

Il s'avança, à cet effet, avec la division de vieille garde, de Friant (30), à gauche de la Haie-Sainte, ordonnant au général Morand de le suivre, avec l'autre division, aussitôt qu'il aurait dégagé Planchenois. Ney devait rallier quelques bataillons (29) pour le seconder, et Reille (31) s'avancer dans le même but. Ce calcul, reposant sur des suppositions inexactes, ne pouvait rétablir les affaires. En effet, la garde se porta avec sa valeur ordinaire sur la première ligne des ennemis, et l'enfonça malgré le feu le plus meurtrier, auquel elle ne répondait pas; mais Wellington, voyant arriver ces six bataillons d'élite, lança sur eux toutes les troupes (*rr, ss*) qu'il avait fait revenir de l'extrême droite et de la gauche, entre autres la division Chassé, toute fraîche, que le prince d'Orange mena à l'ennemi. Le jeune prince, frappé d'un coup de feu à l'épaule, fut obligé de quitter le champ de bataille, mais l'effort de ses troupes, secondées par les Anglais, les Hanovriens et les Brunswickois, fut enfin couronné de succès : la garde plia en frémissant.

Le général Friant est grièvement blessé, le général Michel tué à la tête de sa brigade; le maréchal Ney, démonté et l'épée à la main, conduit ces braves en désespéré; leurs rangs étaient réduits à une poignée d'hommes, lorsque la deuxième brigade, amenée par le général Roguet, vint la soutenir; mais mitraillés de front, battus en flanc par le feu des bataillons alliés, des files entières succombent; ces braves gens sont hors d'état de fixer la victoire : que peuvent huit bataillons, réduits à moins de 3,000 hommes, déjà tournés par les masses prussiennes, assaillis par tout ce que Wellington avait pu réunir de forces?

Cependant l'armée anglo-batave n'avait plus un homme disponible; tout était ébranlé et abîmé; si une troupe fraîche se fût présentée, la bataille pouvait encore être gagnée; mais la double apparition de Pirch et de Ziethen vint, au contraire, rendre la défaite d'autant plus complète que les efforts avaient été plus grands.

Pirch et Bulow, débouchant sur Planchenois (*tt*), et débordant même à gauche de ce village, poussent Duhesme (26) jusqu'à la chaussée de Charleroi, sur les derrières des Français.

Le corps de Ziethen (*uu*), débouchant de Smohain, accablait Durutte (28), qui, placé au saillant de l'angle formé par la ligne française, était le plus compromis, et fut poussé jusqu'à (34). Deux fractions de la ligne, se trouvant débordées, battues dans leur prolongement, cherchèrent à former des carrés (35) ; bientôt elles tourbillonnèrent, et, la cavalerie alliée pénétrant par plusieurs points (*xx*), le désordre devint universel, à 8 heures du soir (36). L'infanterie, l'artillerie et la cavalerie se mêlèrent tellement, que tout ralliement devint impossible : la majeure partie s'enfuit, par Genappe, sur Charleroi, route qu'on avait suivie ; quelques hommes se sauvèrent sur Nivelles. La position de l'armée, ses efforts mêmes, l'heure avancée, en un mot, toutes les circonstances se réunirent contre l'armée française.

Le général Mouton, qui n'avait pu rallier que 200 ou 300 hommes, pour faire un simulacre de retraite, fut pris. Napoléon se réfugia, avec Ney et Soult, dans un carré (37) commandé par Cambronne, qui tint ferme. Ce général, blessé grièvement, tomba aux mains de l'ennemi ; mais le carré s'était retiré assez longtemps en bon ordre pour sauver le quartier général ; mais enfin, entraîné par la multitude, qui tourbillonnait autour de lui, il succomba sous les coups de l'ennemi, avec une gloire incontestable.

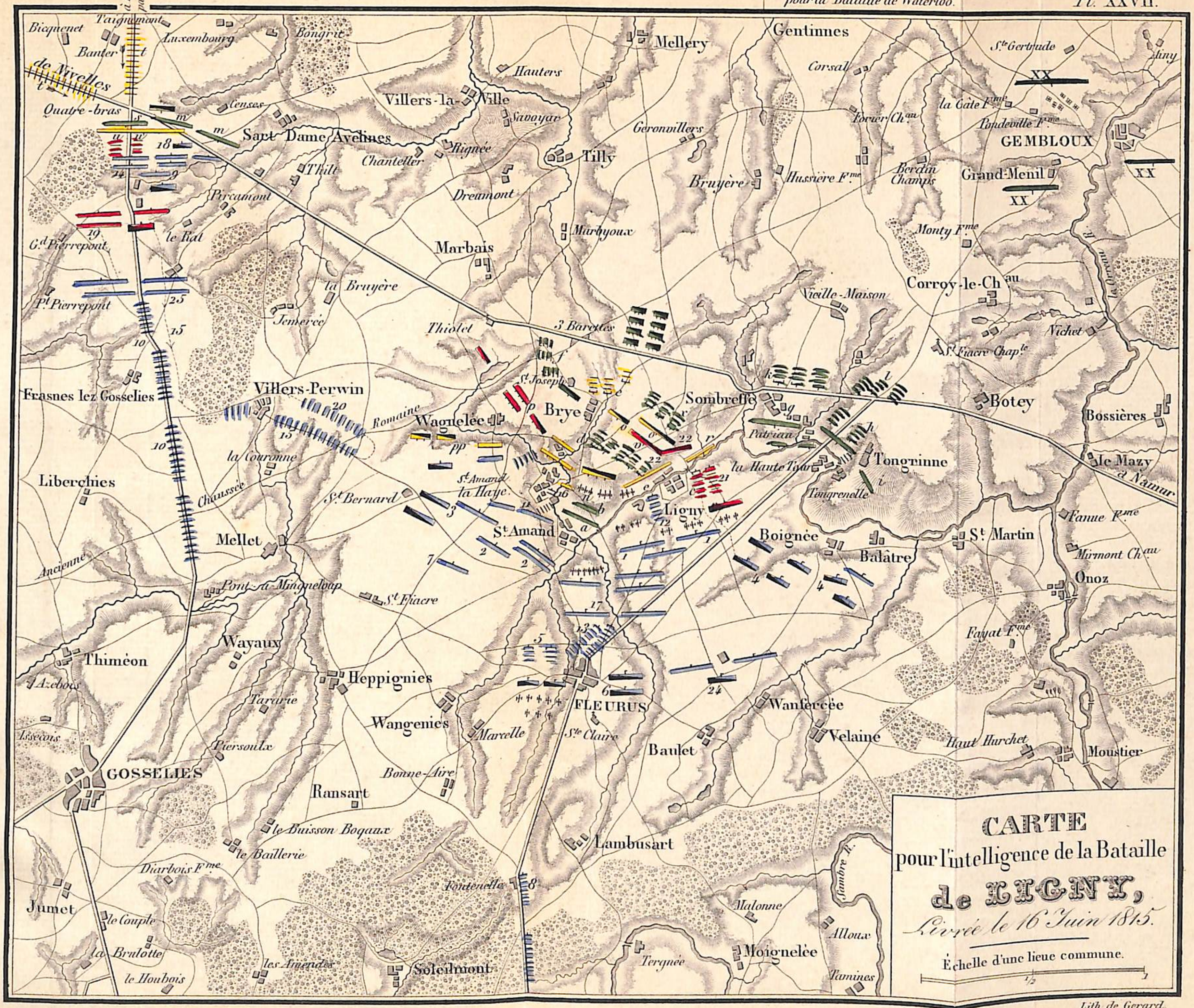
Depuis Poitiers et Azincourt, jamais la France n'avait essuyé une pareille catastrophe.

Les armées des généraux Blücher et Wellington (WW et VV) se rencontrèrent, à la Belle-Alliance, à nuit close. Il fut convenu que les Prussiens, ayant leur cavalerie intacte, continueraient la poursuite ; le général Gneisenau se mit à sa tête, et prouva que, lorsque l'ennemi est sérieusement ébranlé, il est peu sage de lui laisser le temps de se rallier, et que même les ombres de la nuit, loin de lui être propices, achèvent sa déroute, quand on sait en profiter. Ce ne fut qu'au point du jour que les Prussiens harassés s'arrêtèrent, après avoir fait des captures immenses : les trophées de la victoire étaient deux cent cinquante pièces de canon, six mille prisonniers et des bagages sans fin.

Grouchy (15) ayant été repoussé deux fois vers Wavre par le corps de Thielmann (*hh*), croyait avoir encore Blücher devant lui, et s'était décidé à passer la Dyle dans la soirée, à Limalle, pour le déborder (voyez la carte de la bataille de Waterloo) ; il n'apprit que le lendemain 19 au matin le résultat de la bataille et la faute qu'il avait commise. Il reçut l'ordre de se replier sur Laon, seul point où le rassemblement fût possible.

AMM. PROV. DI TORINO
№ 18277
BIBLIOTECA
18277

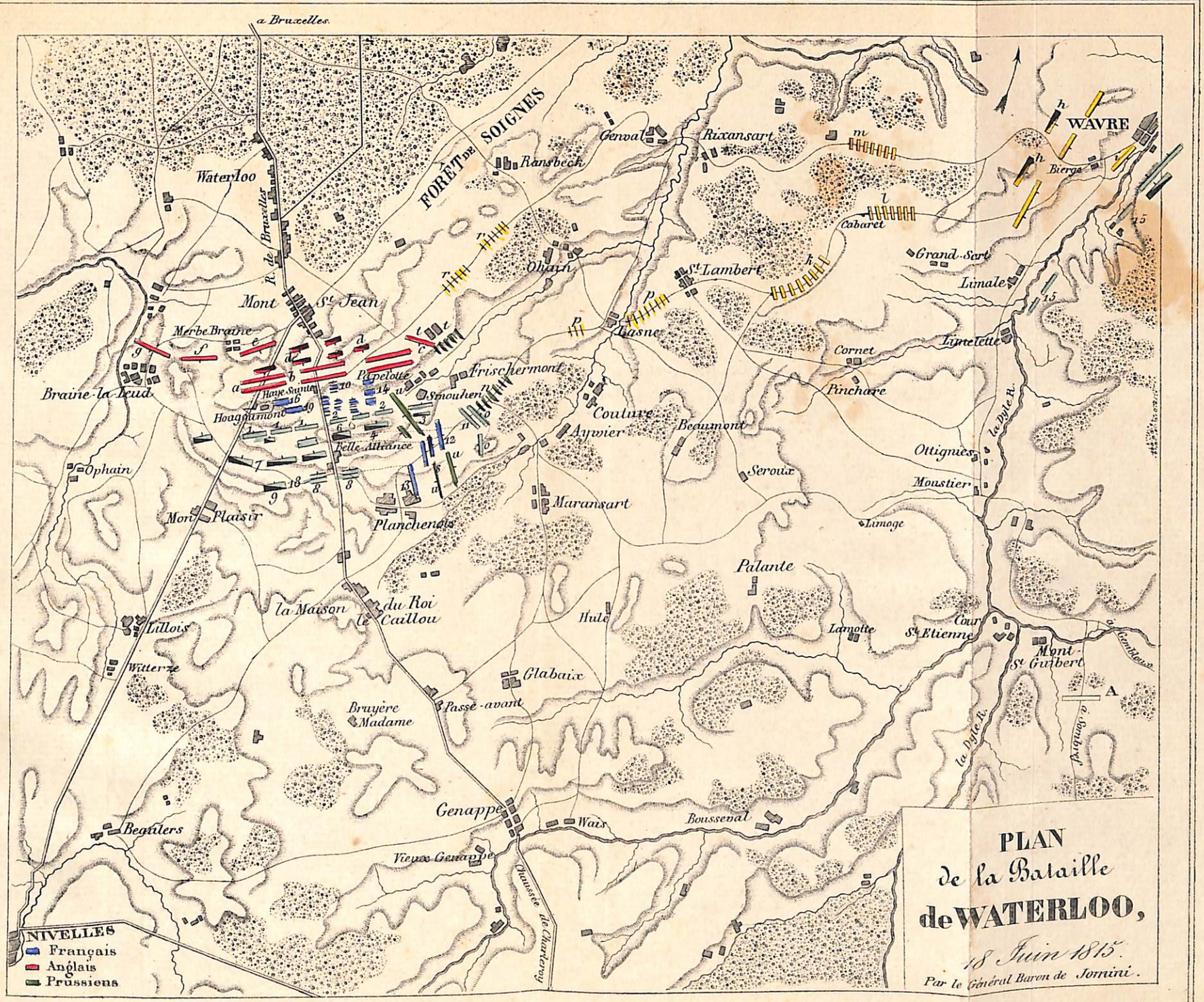
Ici se raccorde la Planche 26
pour la Bataille de Waterloo.



Français. Anglais. Prussiens.

Lith. de Gerard.

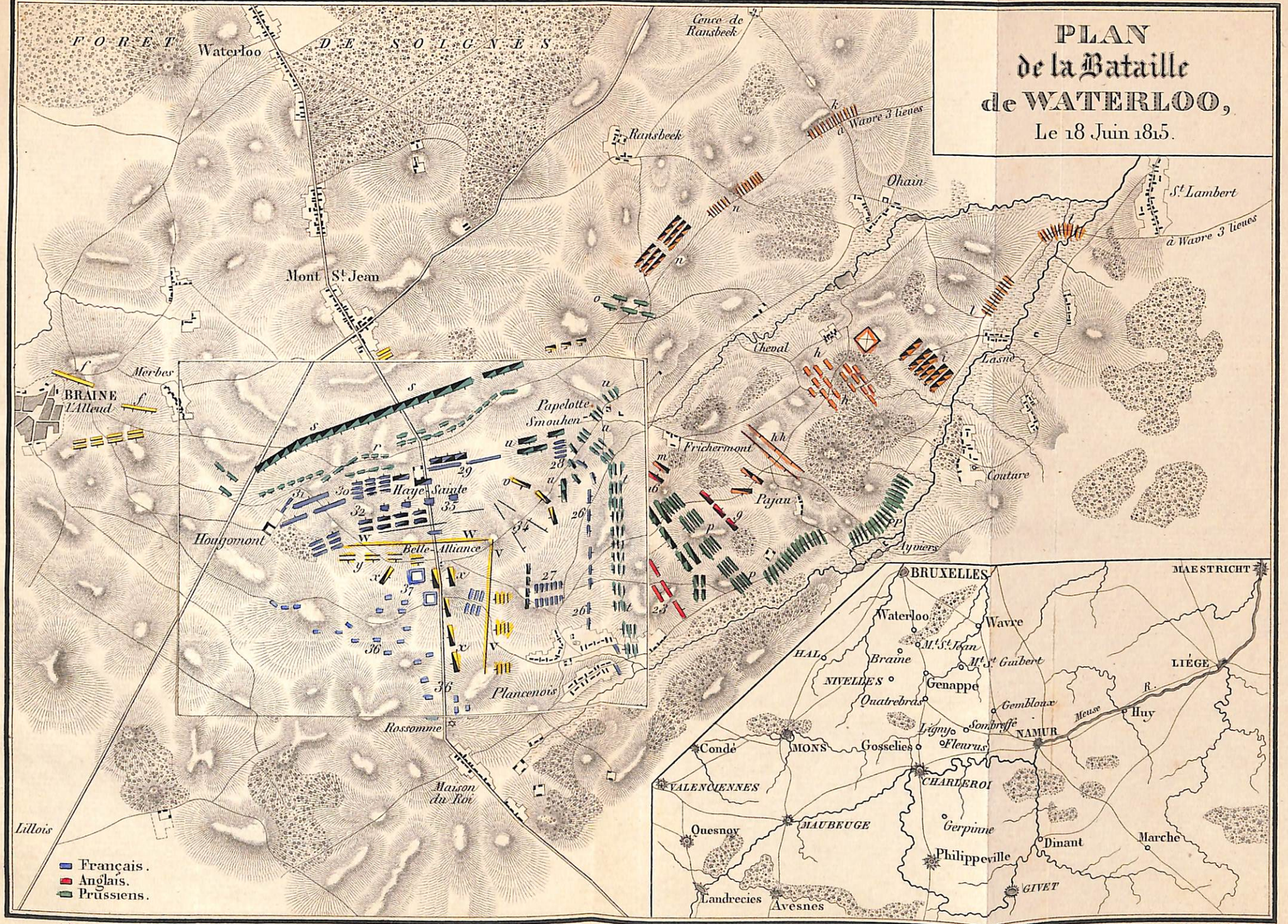
PROVINCIA DI TORINO



Lith. de Gerard.

PROVINCIA DI TORINO

PLAN de la Bataille de WATERLOO, Le 18 Juin 1815.



l'Infanterie Anglaise était déployée sur deux rangs, l'Infanterie Allemande et les Prussiens, en colonnes par Bataillons.
Pour l'ensemble des deux Batailles, on peut réunir les Pl. 27 et 28.

Echelle 500 Toises.

Lith. de Gerard.

PROVINCIA DI TORINO